

Les Irlandais (Coop Breizh 1994) de Seán O'Faolain

INTRODUCTION

E. Falc'her-Poyroux

L'Irlande est l'un des plus petits pays d'Europe. C'est aussi l'un des moins peuplés. L'histoire de l'Irlande et des Irlandais figure pourtant parmi les plus complexes au monde, et sa littérature reste l'une des plus riches qui soient. Artisan de l'une et de l'autre, Seán O'Faolain apparaît aujourd'hui comme l'une des figures majeures du XXe siècle, moins par son engagement initial auprès des Nationalistes que par son oeuvre littéraire essentiellement composée de nouvelles et de romans, de biographies et d'essais littéraires. Ce livre, publié en 1947 et révisé en 1980, est l'un de ces essais, sans aucun doute le plus célèbre d'entre eux.

On ne peut considérer cet ouvrage comme une simple chronique historique et linéaire : l'intention de l'auteur va bien au-delà d'un récit événementiel et factuel. Bien que nécessaire, une telle approche ne saurait nous éclairer de façon satisfaisante sur les apports sociaux, intellectuels ou religieux de chaque invasion : car les Celtes, comme les Vikings ou les Normands par la suite, furent bel et bien des envahisseurs. L'intérêt d'une telle réflexion réside donc pour une grande part dans sa perception irlandaise de l'histoire considérée comme processus créatif ; en d'autres termes, il s'agira essentiellement de définir les apports respectifs des Celtes, des Chrétiens, des Vikings et des Anglo-Normands à l'identité et à la pensée irlandaise contemporaine.

L'idée d'un tel essai est sans doute apparue à Seán O'Faolain durant la seconde guerre mondiale, première véritable phase d'introspection depuis l'indépendance, acquise en 1922 : le premier ministre (ou *Taoiseach*) Eamon de Valera ayant opté pour la neutralité, toute preuve directe ou indirecte du soutien irlandais à la Grande-Bretagne devait être effacé. Il ne fait ainsi aucun doute que cette censure, devenant souvent autocensure, fut propice au développement d'une profonde réflexion sur l'identité irlandaise,

essentiellement relayée par le magazine *The Bell*, fondé par Peadar O'Donnell et Seán O'Faolain en octobre 1940. La population irlandaise était pourtant tout acquise à la cause britannique, et de nombreux commentateurs ne purent s'empêcher d'ironiser en se demandant "*Contre qui sommes-nous neutres ?*", soulignant ainsi l'opposition manifeste entre la nation irlandaise et l'état irlandais, essentiellement enclin à se distinguer de la Grande-Bretagne.

Deux ouvrages de Seán O'Faolain précédèrent *Les Irlandais* et en constituent la genèse : paru en 1941, *An Irish Journey*, est plus que le simple guide de voyage qu'il semble être. Des phrases telles que "*Je souhaite redécouvrir la saveur et la simplicité du peuple d'Irlande*" ou "*La vie à la campagne fut de tout temps l'élément dominant du développement de l'Irlande*" démontrent à l'évidence la volonté de l'auteur de définir, plus précisément que dans des romans ou des nouvelles, le caractère spécifique de l'Irlande, ou ce qu'il aujourd'hui convenu d'appeler le "Génie Irlandais". Une telle analyse demeurerait pourtant trop centrée sur l'époque contemporaine pour espérer restituer les composantes essentielles de la société irlandaise.

En 1943, et à la demande d'un éditeur, O'Faolain publie *The Story of Ireland*. Déjà très proche du style et du ton utilisé dans *Les Irlandais*, cet ouvrage introduit l'idée essentielle de la fusion de plusieurs cultures : "*aussi haïssable et injuste qu'ait pu apparaître l'invasion de l'Irlande aux yeux des Irlandais, la fusion de deux races et de deux cultures produisit en fin de compte une mentalité intéressante*". Bien que fondamentale pour certains, une telle idée restait (et reste encore) très éloignée de la vision nationaliste et militante essentiellement symbolisée par le nom de ce mouvement fondé en 1905 et devenu parti politique, le *Sinn Féin* : en gaélique irlandais "nous-mêmes" ou "nous seuls".

Durant des siècles, l'invasion anglo-normande fut considérée comme une simple colonisation dénuée de toute influence. Poussée à son extrémité, une telle théorie aurait pourtant pour conséquence de nier toute faculté d'adaptation et donc, dans une perspective darwiniste, de nier tout droit de vie aux Irlandais, soit exactement le contraire de l'objectif visé par les nationalistes rejetant l'idée d'une influence anglo-saxonne. Ici,

Seán O'Faolain en examine sereinement les résultats les plus positifs. Il lui fallut sans nul doute une bonne dose d'inconscience ou, pour mieux dire, de conscience ethnique, pour faire siennes les thèses évoquées en 1952 par Lévi-Strauss dans *Race et Histoire* :

Quand on cherche à caractériser les races biologiques par des propriétés psychologiques particulières on s'éloigne autant de la vérité scientifique en les définissant de façon positive que négative.

Les Irlandais apparaît donc comme l'examen des différentes strates composant la pensée irlandaise et, en dernier ressort, comme l'analyse d'une lente fusion et agrégation de différentes mentalités jusqu'à nos jours.

Le concept central d'Esprit Irlandais (*Irish Mind*) est ainsi fondé sur deux idées principales : il doit, tout d'abord, être considéré comme une unité vivante et non, comme l'auraient souhaité les nationalistes romantiques du XIX^e siècle, comme un élément éternel, pur et impalpable de la culture irlandaise. Une telle pureté culturelle n'existe pas plus qu'une véritable indépendance économique, et pas plus au Moyen Âge qu'aujourd'hui. Ce concept implique, de plus, de privilégier le rôle des Celtes et des Normands, les Vikings n'étant, somme toute, que rapidement mentionnés ; notons, à ce propos, que les Vikings n'ont jamais été considérés comme une menace pour l'identité irlandaise. Ce qui, en fin de compte, donne toute sa saveur à l'histoire de l'Irlande réside, non pas dans la lente mise en place d'un réseau social, puis économique, mais dans l'impossibilité constatée depuis lors de réconcilier les pensées respectives des Irlandais et des Anglo-Saxons : le droit Brehon, des anciens clans gaéliques, et le droit normand, essentiellement dérivé du droit romain, ne trouvèrent jamais de terrain d'entente. Le lien avec la neutralité irlandaise durant la seconde guerre mondiale, évoquée plus haut, apparaît dès lors plus évident, ainsi exprimé par O'Faolain dans *The Irish Story* :

La neutralité de l'Eire est l'affirmation d'un droit, non d'une intention. Il appartient aux hommes d'états à venir de comprendre (...) que cette tension constitutionnelle date de l'époque normande.

Ainsi, l'histoire ne peut-elle se contenter d'être la répétition éternelle et nostalgique des périodes les plus brillantes d'un peuple, au risque de le condamner à l'oubli et à la stérilité intellectuelle. Elle se doit, en revanche d'explorer le passé pour expliquer le présent et, surtout, d'éclairer nos interrogations présentes à la lumière de mentalités passées.

A ce stade de notre explication, quelques précisions nous semblent nécessaires, les lecteurs francophones n'étant sans doute guère familiarisés avec les mythes irlandais, véritable fondement de cette civilisation. Comme nous l'avons dit précédemment, l'Irlande connut tour à tour l'influence des Celtes, des Chrétiens, des Vikings et des Anglo-Normands (remarquons d'ailleurs que les Romains n'y débarquèrent jamais, fait unique en Europe). On ne saurait pourtant oublier les peuples installés avant l'arrivée des premières vagues celtes, tant leurs traces sont nombreuses : tumuli, dolmens et menhirs en constituent la majeure partie, en Irlande comme sur le continent. Ces quelques éléments mis à part, bien peu de choses peuvent témoigner d'une présence humaine avant l'arrivée des Goidels, ou Gaëls. Certaines sagas¹ irlandaises transmises oralement évoquent peut-être ces premiers habitants et leur panthéon. Les historiens ne manquent d'ailleurs jamais de souligner le fait que la Chrétienté, en partie responsable de la disparition d'une "littérature orale" celtique, fut également à l'origine de sa conservation : ce sont en effet les moines qui, quelques siècles plus tard, recopièrent soigneusement les grandes épopées mythologiques. Rappelons également que les druides étaient, dans l'ordre gaélique, les seuls détenteurs de l'écriture, savoir considéré comme éminemment sacré et dont de rares traces subsistent aujourd'hui sur ces quelques centaines de pierres funéraires parfois mises au jour à l'occasion de chantiers de construction en Irlande, en Ecosse ou au Pays de Galles : ces inscriptions ogamiques, du nom de cet alphabet Ogham (ou Ogam) constitué d'encoches sur la pierre, datent du Me ou iv^e siècle après Jésus-Christ. C.-J. Guyonvarc'h estime pour sa part que l'écriture ogamique n'est, en fait, que la simple adaptation à l'alphabet latin d'un système celtique analogue aux runes scandinaves. Cet interdit sacré et

¹ Bien que le terme soit impropre, puisque d'origine scandinave (Vieux Norrois : récit; Cf l'allemand *sagen*, dire) il semble suffisamment courant aujourd'hui pour être employé ici.

cette inadaptation aux longues inscriptions sont à l'origine du mystère entourant l'histoire irlandaise et constituent, pour certains, son unique intérêt parfois transformé en fonds de commerce.

L'histoire des Celtes n'a pourtant aucune raison d'être plus mystérieuse que les autres ; elle souffre simplement du manque de rigueur théorique qui caractérise les écrits de l'antiquité gréco-romaine ; cette remarque ne saurait d'ailleurs impliquer un quelconque jugement de valeur négatif, si l'on replace de tels écrits dans leur contexte, c'est-à-dire à la naissance du concept d'histoire. La convention généralement admise fixant le début de l'histoire à l'apparition de l'écrit constitue sans aucun doute un handicap pour cette société antique, mais la mythologie irlandaise reste fidèle au concept d'une histoire ayant pour objet la "sauvegarde ce qui doit son existence aux hommes en lui évitant de s'effacer avec le temps", comme l'explique Hérodote, considéré par Cicéron comme le *pater historiae*, le "père de l'histoire". C'est à l'évidence le caractère particulier de l'histoire irlandaise, mélange flou de mythologie et d'histoire qui désoriente parfois les historiens du monde entier. Nous ne doutons pas qu'un tel état de fait trouvera bientôt son terme, et que ces mêmes historiens à leur tour sérieusement intrigués par la richesse des sagas historico-mythologique leur accorderont le même statut que les poèmes homériques.

Il sera utile, afin de mieux comprendre l'évolution de cet ensemble mythique, de le diviser par périodes, ou cycles, bien que les frontières ne puissent jamais être aussi claires que la théorie le souhaiterait,

Le **Cycle Mythologique**² est, sans aucun doute, le plus ancien et présente de manière tout à fait débridée les dieux et demi-dieux du panthéon irlandais. On y rencontrera des figures telles que celles du Dagda, de Boann et de leurs fils Aengus, de Lugh ou de Etain, *Le Livre des Conquêtes (Lebor Gabala Erenn)*, rédigé au XIV^e siècle sur la base de traditions orales, contient en particulier le récit des invasions que l'Irlande eut à subir depuis le Déluge : les principales furent le fait des Fomoir, des Fir Bolg, des Tuatha Dé Danann et

des Milésiens (ou Goidels). Au terme de celles-ci, Amhergin (à la fois juge et poète) décida sur la requête des deux parties en présence que les ultimes vainqueurs (les Milésiens) régneraient sur la terre tandis que les vaincus (les Tuatha Dé Danann) se partageraient les entrailles du monde. On peut penser que ceci constitue l'origine de certaines superstitions irlandaises se rapportant au monde invisible des tertres.

Dans le Cycle d'Ulster dont il est la principale figure, Cúchulain (fils du dieu Lugh et mari de Emer) apparaît comme le héros noble et valeureux par excellence : ce sont d'ailleurs ces sagas, pourtant violentes et individualistes, qui furent les plus populaires auprès des écrivains irlandais à l'heure du renouveau celtique de la fin du XIXe siècle. Cúchulain est ainsi devenu, tout à la fois et assez curieusement, le symbole d'une Irlande littéraire fière de sa mythologie, et l'emblème de certains groupes terroristes protestants d'Irlande du Nord. Dans la saga *Táin Bó Cuailgne* (ou *Razzia des Vaches de Cooley*), il est en effet le seul et unique défenseur de l'Ulster contre les armées d'Irlande chargées par la reine Maeve de ramener le célèbre Taureau Brun à l'origine d'une dispute avec son mari, le roi Ailill. On retrouvera plus particulièrement l'influence exercée par la personnalité héroïque de Cúchulain dans les oeuvres de W.B Yeats, Lady Gregory, S.J. O'Grady, P. Pearse etc. Sa statue orne également le hall de la Grande Poste de Dublin, dernier bastion républicain assiégé par l'armée britannique lors du soulèvement de 1916. On rencontrera également dans ce vaste corps du Cycle d'Ulster les personnages de Deirdre et de son amant Naoisi, poursuivis par le Roi Conchubar et ses chevaliers de la Branche Rouge (ou *Craobh Rua*), gardiens de l'Ulster ce thème est l'un des fils rouges de la littérature celtique, du Cycle d'Ulster à Tristan et Iseult, en passant par le Cycle Ossianique, décrit plus loin.

Le **Cycle des Rois** s'articule essentiellement autour des luttes claniques pour le trône du Ard-Rí ou Haut-Roi d'Irlande. Bien que quelques éléments assurent un lien avec le Cycle d'Ulster, le héros apparaît ici comme un véritable chevalier en quête d'un trône et l'on s'éloigne ainsi du sacrifice individuel personnalisé par Cúchulain dont la seule

² Nous nous conformerons ici et dans le texte de S. O'Faolain aux traductions autorisées telles qu'elles figurent, par exemple, dans le glossaire de l'ouvrage de C.-J. Guyonvarc'h et

récompense fut la gloire éternelle. Le siège de ces Haut-Rois irlandais semble, de sources mythologiques et historiques, se trouver à Tara, petite colline du centre de l'Irlande ; mais la Haute Royauté n'étant attestée politiquement qu'à partir du IXe siècle, il est probable que ce lieu fut avant tout un centre cultuel et que le concept de royauté soit l'héritier d'un concept sacerdotal antérieur. On pourra d'ailleurs visiter à Tara une sépulture datant de deux mille ans avant Jésus Christ.

Le **Cycle Fenian** ou **Cycle Ossianique** (voire **Cycle Romantique**), fut développé sur une période plus longue que les autres et accéda à une popularité jamais atteinte par le Cycle d'Ulster, sans doute en raison du caractère plus humain de ses héros. En effet, le héros éponyme Fionn Mac Cumhaill (fils de Aengus) et ses *Fianna* (en gaélique : "guerriers") n'offrent plus l'exemple violent et individualiste d'une unique personnalité héroïque mais, au contraire, celui d'une vie sociale et communautaire autour d'un meneur. Sa sagesse est d'ailleurs immense depuis qu'il a, par inadvertance, goûté au Saumon de la Sagesse destiné au vieux Finegas. Mais il n'est pas à l'abri du courroux amoureux lorsque Grainne, dont il souhaitait faire sa femme, s'enfuit avec Dermot, l'un des Fianna. Ce thème se fait bien entendu l'écho de la fuite de Deirdre et Naoisi du cycle d'Ulster. Le second personnage éponyme est Oisín, fils de Fionn, célèbre pour son voyage vers *Tir na nÓg* (en gaélique le "Pays de la Jeunesse"). Revenant en Irlande, à la demande de la princesse Niamh, après plusieurs siècles d'éternelle jeunesse, il tomba de son cheval et reprit en quelques secondes toutes les années laissées à *Tir na nÓg* : il rencontra alors St Patrick, signe avant-coureur de la christianisation des sagas et du dualisme naissant auquel fait allusion O'Faolain dans le deuxième chapitre.

On considère parfois (dans le **Cycle des Saints**) les hagiographies irlandaises comme partie intégrante de ce corpus mythologique, tant les moines-scribes s'efforcèrent d'imiter le style et la forme des sagas païennes : il faut peut-être voir là l'une des raisons de leur acceptation immédiate par les Irlandais et de la disparition fulgurante des druides. A titre d'exemple, *Le Voyage de Bran*, du VIIIe siècle, est essentiellement païen dans la forme,

mais sa version du le siècle fait déjà état d'une vision chrétienne du monde ; ces deux versions donneront plus tard naissance au célèbre *Navigatio Brendani*, ou *Voyage de Saint Brendan*. Dans tous ces récits, la perception chrétienne du monde s'exprime de façon non moins héroïque que dans le cycle d'Ulster, au travers de personnalités telles que St Patrick ou St Columba (ou St Columcill) : leur caractère est noble et leur destin hautement individualisé. On assiste ainsi à la fusion des sagas païennes et des hagiographies chrétiennes en une unité voulue par ces missionnaires, l'ensemble mettant davantage l'accent sur les concepts de noblesse humaine et de dignité naturelle que sur les thèmes des différences de classes, de conception du monde ou de croyances, sources de divisions.

La Mythologie Irlandaise a été présentée ici de manière extrêmement simplifiée : comme nous l'avons dit, les distinctions entre les différents cycles peuvent parfois paraître artificielles, tant les interpénétrations sont nombreuses entre les différents récits. Certains critiques et érudits préfèrent d'ailleurs un classement par type de narration : destructions et raids, batailles, visions, voyages, banquets, sièges, invasions, sièges etc. Notre choix de présentation présente cependant l'énorme avantage de s'articuler autour des personnages principaux de chaque cycle. Quoi qu'il en soit, la Mythologie Irlandaise demeure sans nul doute l'une des plus vastes et des plus riches au monde, compensant un évident manque d'organisation par une diversité et une vitalité guère égalées. Il reste pourtant beaucoup à découvrir dans ce domaine somme toute peu étudié et qui ne manquerait pas de nous éclairer sur cette recherche d'une "symbiose entre le rêve et la réalité" décrite par Seán O'Faolain dans le deuxième chapitre.

Les Irlandais apparurent ainsi, pendant les quelques siècles qui suivirent l'arrivée du christianisme, comme les champions de l'établissement de monastères. La richesse intellectuelle de l'Irlande au cours des VIII^e et IX^e siècles fut, soulignons-le, essentiellement due au rayonnement international de ses établissements monastiques : c'est à cette époque qu'elle acquit son surnom de "île des saints et des savants" qui, sans être un véritable pléonisme, se référait dans tous les cas à sa population religieuse. San O'Faolain souligne également l'importante influence du christianisme sur la naissance d'une architecture

irlandaise digne de ce nom. Mais c'est essentiellement dans les domaines de la philosophie et de l'érudition qu'il faut voir l'explication de cette haute réputation des Irlandais soulignée dans le chapitre 5.

Pélage, tout d'abord, vécut à l'époque de Si Patrick³. Son influence fut fondamentale sur les milieux romains du début du IV^e siècle, bien qu'il fût lui-même considéré comme le premier hérésiarque des chrétiens occidentaux. Sa doctrine explique en fait les deux tendances contradictoires, mais nécessaires, de toute personnalité humaine : l'autonomie individuelle vers l'épanouissement, opposée à la nécessaire soumission à l'autorité de Dieu, dont l'Homme est le chef-d'oeuvre. Il établit, enfui et surtout, l'idée du libre-arbitre de l'Homme, seul animal doué de raison, face au bien et au mal : la possibilité de désobéir à la Loi-divine constitue d'ailleurs l'élément essentiel de cette conception optimiste de l'Homme.

Le deuxième représentant de cet âge d'or irlandais est le moine Colomban (ou Columban)⁴, dont l'influence se situe à mi-chemin entre celle de Pélage et celle de Erigène, à la fin du vie et au début du vu^e siècle. Elevé au monastère de Bangor, comté de Down, il se rendit célèbre par son caractère missionnaire et, en particulier, par la fondation de grands monastères tels que celui de Luxeuil, où il institua des règles de vie particulièrement strictes, à l'origine d'un véritable renouveau de la vie monastique et de la spiritualité en Europe. Il fut également un écrivain prolixe, laissant derrière lui poèmes, sermons et lettres, démontrant une grande érudition et une implacable honnêteté intellectuelle ; il fut ainsi, en raison de ses constantes critiques de la cour de Bourgogne, accusé de célébrer la fête de Pâques suivant l'usage celtique, puis contraint d'abandonner son monastère de Luxeuil. C'est à Bobbio, monastère qu'il fonda en 612, qu'il s'éteignit en 615.

³ Il n'est pas certain du tout, contrairement à ce qu'explique O'Faolain, qu'il y ait eu deux Patrick. Cette théorie semble aujourd'hui passée de mode.

⁴ Colomban, saint irlandais (543-615), ne doit pas être confondu avec son quasi homonyme Si Colomba (521-597) ou Columcill, natif du Donegal et fondateur du monastère de Iona, en Ecosse.

Enfin, Johannes Scotus Eriugena (Jean Scot Erigène) restera, sans aucun doute, le plus important philosophe médiéval irlandais. Ses thèses lui valurent également d'être condamné par la papauté à plusieurs reprises, notamment sur la question de la prédestination. Né avant 830 et mort après 870, son oeuvre majeure, *De divisione naturae* (866) présente l'ensemble des éléments du monde comme pouvant être divisés en quatre types, ou fonctions, suivant qu'ils *créent* et/ou *sont créés*. Sa philosophie accorde également une place essentielle à la raison et insiste sur le caractère provisoire et pédagogique des Saintes Ecritures qui n'ont de raison d'être que parce que l'Homme a péché. L'intérêt de la démarche érigénienne réside en fait dans sa volonté de produire une synthèse philosophique complète permettant d'interpréter l'ensemble des phénomènes intelligibles. Son influence sera telle qu'il se verra de nouveau condamné à titre posthume pour ses thèses considérées comme "panthéistes", au XIII^e siècle. Il est cependant probable que les Irlandais ayant manipulé durant des décennies son effigie sous la forme de billets de cinq livres n'ont pas la moindre idée de qui il fut.

Peu de petites nations peuvent ainsi s'enorgueillir d'hommes de culture aussi importants au coeur d'une époque particulièrement sombre du Moyen Age européen. Il semble, ici encore, que beaucoup de choses restent à faire et à écrire sur cette période phare de l'histoire d'Irlande.

L'arrivée des Vikings, en l'an 800, sonna le glas de cet âge d'or. Les tours rondes construites près des monastères datent de cette époque et furent érigées par les moines pour soutenir de longs sièges contre les raids et pillages des Vikings, installés sur les côtes. Ce sont pourtant les Vikings qui créèrent les premiers ports et les premières villes, toutes choses considérées par Seán O'Faolain comme "mortelles" pour les Gaëls. Peut-on véritablement regretter que les Vikings aient bouleversé le mode de vie gaélique ? Peut-on penser que celui-ci se serait développé jusqu'à atteindre la perfection d'une grande civilisation ? Il est permis d'en douter. Notons toutefois que la seule période de véritable unité politique gaélique (1002-1014) fut la conséquence d'une union des différents clans contre les Vikings ; à l'issue de cette grande victoire que fut la bataille de Clontarf où le Haut-

Roi, Brian Born, trouva la mort, cette belle unité se disloqua de nouveau, La leçon d'un tel événement sera donc double : d'une part, considérer que les Vikings furent les principaux responsables (avec les Normands, un siècle et demi plus tard) du déclin gaélique est une erreur historique manifeste ; d'autre part, et c'est là une des conséquences modernes de cette première erreur, les arguments des nationalistes du XIXe siècle se réclamant de l'ancien peuple gaélique et invoquant une quelconque unité immanente et éternelle des Gaëls contre leurs ennemis, quels qu'ils soient, sont une vue de l'esprit et, au mieux, de la propagande politico-intellectuelle.

Il ne saurait être question ici de nier les influences négatives de l'invasion normande en Irlande, mais il ne sera pas davantage dans notre propos de les rappeler ; nous nous contenterons, avec Seán O'Faolain, de souligner les aspects les plus positifs et les plus constructifs de cette intrusion, tout en dégagant les quelques éléments qui, effectivement, peuvent sembler plus gaélique que normande au coeur de l'Irlande moderne.

Il sera sans doute utile de rappeler que le terme "Normand" s'appliquait, à l'origine, aux colons vikings qui s'installèrent à partir du IXe siècle sur les côtes du nord de la France ; en 1066, Guillaume le Conquérant (descendant de ces premiers colons) envahit l'Angleterre, accédant au trône à la bataille de Hastings. La séparation définitive entre la France et l'Angleterre intervint au XIIIe siècle, lorsque les barons normands durent choisir entre leurs terres anglaises et leurs terres françaises. Certains historiens parlent parfois de conquête "Anglo-Saxonne" ; il semble probable que Seán O'Faolain évita volontairement ce terme qui pouvait apparaître comme négatif, particulièrement sous la plume d'un ancien membre de l'IRA⁵.

La première invasion normande eut lieu en mai 1169 à la demande d'un des rois irlandais (Dermot Mac Murrough), chassé de son pays par Rory O'Connor, autre roi irlandais. Les barons gallois dépêchés par Henri II d'Angleterre s'installèrent tant et si bien que le souverain anglais nomma son fils Jean vice-roi d'Irlande, puis vint en personne

prendre possession des terres. L'une des raisons pour lesquelles cet acte ne constituait pas à ses yeux une violation de territoire est la célèbre bulle *Laudabiliter* émise en 1155 par le Pape Adrien IV (seul Pape anglais de l'histoire) ; quoique l'authenticité en soit parfois mise en cause, elle accordait à Henri II la souveraineté sur l'Irlande en vertu de la Donation de Constantin attribuant toutes les îles du monde à la papauté.

Comme nous le savons, l'Irlande ne fut jamais soumise à l'Empire Romain et, bien que cela ait certainement contribué à l'écarter du développement culturel européen, cela eut également pour effet de renforcer une unité souvent contestée par la suite. On oublie parfois trop facilement que l'unité religieuse, linguistique et artistique pouvait, à certains égards, rendre toute unité politique superflue. Grâce aux Anglo-Normands, et à travers les échanges commerciaux qu'elle entretenait avec l'Angleterre, l'Irlande se trouvait à présent en contact direct avec les arts, la pensée et la vie de l'Europe occidentale.

On assiste alors à la naissance d'un "esprit irlandais" qui se refuse à toute définition figée, homogène et uniforme de l'identité. Seán O'Faolain pousse d'ailleurs l'observation jusqu'à dénoter des influences distinctes et tangibles plus particulièrement sensibles dans certaines parties de l'est du sud-est, où la présence anglo-normande fut plus stable, en particulier autour des centres urbains nouvellement créés.

Le principal apport anglo-normand à la vie irlandaise fut l'introduction de l'urbanité et de l'architecture européenne moderne ; peuple essentiellement rural considérant les bois et les marais comme des refuges naturels, les Gaëls n'avaient pas encore pourvu le paysage irlandais de villes et de cités. Ainsi, de la même manière que le commerce avait rapproché l'Irlande de l'Europe continentale, l'invasion rapprocha l'architecture irlandaise des grands courants européens, en particulier du style gothique, sous l'influence religieuse des ordres bénédictins, franciscains, cisterciens et dominicains ; on ne pourrait cependant prétendre que ce style fut adopté en Irlande sans être adapté au mode de vie pauvre, violent et divisé de cette île d'extrême occident. Dublin, en particulier, constitua longtemps l'antichambre

⁵ Seán O'Faolain lutta avec l'IRA de 1921 à 1923 contre le traité instituant la partition de l'Irlande, aux côtés de Eamon de Valera, qui devint plus tard Premier Ministre, puis Président de

de cette adaptation, incarnant la symbiose entre deux inondes et prospérant rapidement jusqu'à atteindre le statut de comté en 1190, bientôt suivi par Cork et Wexford. Ce sont donc les Normands qui construisirent ce réseau de centres urbains fortifiés particulièrement développé au sud-est, mais dont les bases occidentales de Tralee, Galway, Sligo ou Carrickfergus sont, aujourd'hui encore, des villes prospères. Plus important encore dans la perspective du développement intellectuel irlandais, les villes générèrent une vision plus centralisée du monde et, logiquement, une nécessaire unité politique.

Il ne fallut pas plus de cinquante ans à la royauté britannique pour introduire un gouvernement central fondé sur le modèle anglais, ainsi que des fonctions locales attribuant aux sheriffs des pouvoirs administratifs, militaires et judiciaires. Elle institua surtout une administration responsable de la promulgation et de l'application des lois, puis créa un parlement en 1260, Cette évolution forcée eut plusieurs conséquences extrêmement bénéfiques pour l'Irlande : elle mit enfin un terme au problème de la Haute-Royauté irlandaise, ce titre étant définitivement abandonné en 1395 ; elle procura à l'Irlande des pouvoirs militaires et une autonomie financière, les premières monnaies étant frappées en 1198 ; enfin, l'Irlande acquit une unité judiciaire au travers de ses organes locaux, dont l'organisation ne fut que très peu modifiée jusqu'en 1858,

La colonie irlandaise connut son apogée à la fin du 12^{ème} siècle, puis l'influence anglaise (effective sur une moitié de l'île seulement) déclina jusqu'à se réduire aux "Quatre Comtés Obéissants", à savoir Dublin, Meath, Louth et Kildare. C'est cette région que l'on appelle "The Pale" ; c'est également l'origine de l'expression "beyond the Pale", c'est à dire "incompréhensible" ou "inimaginable" (littéralement "au-delà du Pale"), puisque tout ce qui n'était pas inclus dans cette zone était effectivement trop éloigné de la réalité dublinoise pour être compris et accepté par les autorités,

La politique en Irlande opposa donc initialement le vieil ordre aristocratique gaélique aux nouveaux arrivants anglo-normands ; elle se perpétua sous la forme d'un conflit entre ces anglo-normands bientôt assimilés (et décrits comme *Hibernicis hiberniores ipsis*, plus

la République.

irlandais que les Irlandais eux-mêmes) et le gouvernement de Londres durant les XIVe et XVe siècles ; la Réforme de 1534 fut l'occasion d'une lutte entre propriétaires protestants et fermiers catholiques, du XVIe au XVIIIe siècles ; enfin, le XIXe siècle vit l'émergence du plus redoutable de tous les conflits : la naissance (ou la renaissance ?) d'une nation et la tentation de l'autonomie, partiellement atteinte en 1921.

L'histoire de l'Irlande se présente donc comme une succession de conflits, non seulement pour l'obtention du pouvoir, mais également entre deux modes de vie quasi incompatibles. Les éternelles guerres entre la France et l'Angleterre ne furent en fait qu'une succession d'ambitions incompatibles, mais les buts (et les moyens pour y parvenir) ne différaient guère. Dans notre cas, les belligérants ne combattaient pas avec les mêmes armes ni pour les mêmes causes : l'unité politique ne fut jamais considérée comme importante aux yeux des Celtes, *"condamnés à l'oubli, au mépris ou, ce qui est pire, à l'incompréhension, parce qu'ils n'ont pas créé les cadres politiques rigides qui asservissent l'individu à l'Etat"*⁶.

Il serait utopique de croire que les traces laissées par cette succession de conflits peuvent disparaître en quelques décennies : Confrontés depuis 1922 à la douloureuse expérience de l'indépendance, les politiciens de la *Dáil* (le parlement irlandais) furent parfois enclins à prendre des positions allant plus à l'encontre de celtes des britanniques qu'à la recherche du strict intérêt de l'Etat Libre d'Irlande ou de la République (depuis 1949), particulièrement dans le domaine des Affaires Etrangères. L'influence n'est certes pas directe, mais elle reste omniprésente.

Il n'y aurait, en fin de compte, que peu d'intérêt à développer, comme le fit pour la première fois Seán O'Faolain, l'histoire de l'esprit irlandais si le problème n'était que politique ; La véritable difficulté, et le défi lancé à toutes les nations à l'aube du XXIe siècle, dépasse de très loin le cadre des états. Exemple négativement parfait de l'incompréhension pouvant opposer des comportements et des modes de vie essentielle-

⁶ F. Le Roux & C.J. Guyonvarc'h, La Civilisation Celtique, Ouest-France, Rennes, 1990, p. 19.

ment différents, l'Irlande s'offre également aux yeux des observateurs comme l'une des nations européennes ayant le plus de respect pour son passé. Et si ce "Regard en Arrière" dont parlait l'écrivain Frank O'Connor eut parfois la tentation d'affirmer l'existence d'une Irlande purement celtique (ce qui, nous l'avons vu, est absurde), nombreux sont aujourd'hui les esprits curieux cherchant dans le passé l'explication de leur présent et la racine de leur futur.

Je ne crois pas qu'aucun pays puisse se permettre de rejeter ce que j'ai appelé le Regard en Arrière, mais nous Irlandais le pouvons moins que quiconque, parce que sans lui nous n'avons rien et nous ne sommes rien.⁷

L'ouvrage de Seán O'Faolain se fait d'ailleurs l'écho de cette fonction vitale et organique de l'histoire irlandaise, puisque présenté en trois parties : racines, tronc et branches. Nous avons montré que les deux premières constituaient respectivement les fondements et le prolongement principal de la société irlandaise ; penchons-nous sur la troisième, qui examine les résultats tangibles de cette évolution au travers de ses six branches.

Quiconque aura voyagé quelques jours en Irlande comprendra immédiatement l'impact de la vie rurale sur la société irlandaise : des régions faiblement peuplées, particulièrement à l'Ouest, et une sociabilité particulièrement développée, mais également un enfermement géographique et social parfois pesant. Tout cela n'est pas le fruit du hasard, car l'histoire de l'Irlande s'est également cristallisée autour de la propriété foncière, initialement bien communautaire, parfois métamorphosée en propriété privée par les chefs gaéliques reconquérant des terres confisquées quelques années auparavant. Ainsi se constitua une classe de propriétaires non-protestants et d'origines gaéliques, ouvrant la première brèche entre les paysans et l'aristocratie irlandaise de souche.

⁷ Frank O'Connor, *The Backward Look*, 1967, cité par Richard Kearney, *The Irish Mind*, Wolfhound Press, Dublin, 1985, p. 14.

L'intérêt de l'analyse proposée par Sean O'Faolain réside une fois de plus, non pas dans sa valeur strictement politique, mais dans les conséquences sociales de tels événements. Ainsi le paysan est-il, aujourd'hui encore, l'élément fondamental de la société irlandaise, tandis que la plupart des sociétés occidentales reposent essentiellement sur la valeur, l'efficacité, voire le bon vouloir de nos décideurs professionnels autour desquels le monde tourne sans qu'ils en aient pour autant le vertige pour autant ; mais le regardent-ils seulement ?

Plus important encore, la paysannerie se voit confier les valeurs irlandaises par excellence : le Temps et sa linéarité unificatrice, le passé et son rôle fondateur. Pour de multiples raisons, le passé joue encore en Irlande un rôle plus important qu'ailleurs : le paysan, considéré par O'Faolain comme son gardien, apparaît donc comme le ciment d'une société à la recherche d'elle-même. *Rien ne sert de construire, il faut appartenir*, pourrait être la devise de ces paysans, derniers liens tangibles entre l'Irlande et son passé. Cela ne saurait cependant durer éternellement, ce que pressentait déjà O'Faolain en s'interrogeant, à la fin de son introduction, sur le devenir de cette "branche" de l'arbre irlandais. Nous assisterons sans doute, au tournant des XXe et XXIe siècles, à l'une des mutations les plus profondes subies par l'Irlande dans son aspect le plus fondamental, la ruralité, il ne nous appartient pas d'en définir les conséquences à plus ou moins long terme ; cependant, force sera de constater que cette ruralité, pilier de la vie irlandaise, le fut en particulier de la vie politique, la propriété devenant, comme nous l'avons expliqué, source de luttes pour le pouvoir.

L'histoire irlandaise est parfois considérée en termes d'opposition entre deux religions, les uns étant plus riches que les autres. On oublie pourtant trop souvent que certains propriétaires étaient catholiques (comme nous l'avons expliqué) on oublie, en outre, que les protestants prirent rapidement conscience des limites de leur indépendance vis-à-vis de l'Angleterre. Ce sont donc ces protestants qui initièrent ce qu'il est aujourd'hui convenu d'appeler le Nationalisme irlandais. George Burke et Jonathan Swift, Theobald Wolfe Tone et Henry Grattan, les principales figures s'opposant à Londres furent presque toutes

protestantes. Ainsi ce furent ces "Patriotes", descendants de colons anglais et précurseurs des "Rebelles" qui obtinrent l'indépendance parlementaire de l'Irlande en 1782, suivant en cela l'exemple américain (cette indépendance irlandaise fut d'ailleurs de courte durée, annulée en 1800 à la suite des soulèvements de 1798). On comprend mieux les tensions que connut l'esprit irlandais dès lors que l'on examine l'ensemble de l'oeuvre littéraire qu'il généra à la lumière de ces nouvelles données.

L'émergence d'une littérature distinctement anglo-irlandaise remonte au XVIII^e siècle et à des auteurs tels que Berkeley, Molyneux ou Swift, dont les écrits furent d'ailleurs essentiellement politiques. Cette littérature s'est, depuis lors muée en l'expression d'une nostalgie non dissimulée pour cette Irlande romantique jugée par W.B. Yeats "*dead and gone ; it's with O'Leary in the grave*"⁸, en particulier depuis le XIX^e siècle et cette "chasse aux trésors" du passé gaélique de l'Irlande. Les principaux écrivains rédigeant exclusivement en anglais, l'Irlande engendra ainsi un corpus écrit exprimant une culture spécifique par le biais d'une autre établissant les bases de cette étrange dualité, ce "*double-think*" ou "*divided mind*" si souvent décrit par les auteurs contemporains⁹.

C'est également l'une des raisons pour lesquelles on trouvera parfois des remarques telles que :

L'Irlande est si proche de l'Angleterre et si exposée à l'économie et aux influences sociales anglaises que les écrivains anglais utilisant la langue anglaise ont été incapables d'établir une littérature véritablement indépendante, Il est vrai que l'expression "Littérature anglo-irlandaise" est fort répandue : elle n'a pourtant aucune signification précise.¹⁰

Cela serait pourtant faire abstraction des Quatre Grands (Yeats, Joyce, O'Casey, Synge) dont parle Seán O'Faolain dans le chapitre sur les écrivains : "Sans les Quatre

⁸ L'Irlande romantique est bien morte
Elle est avec O'Leary dans la tombe.
W. D. Yeats, Septembre 1913.

⁹ Ces deux expressions sont respectivement celles de Richard Kearney (*The Irish Mind*, Dublin, 1985, p. 14) et de Thomas Kinsella (*The Divided Mind*, Dublin, 1972).

Grands, la littérature irlandaise serait aujourd'hui considérée de par le monde comme une littérature régionale intéressante, ni plus ni moins". Le problème repose donc entièrement, comme nous le voyons ici, sur l'utilisation de la langue anglaise ou, plus précisément, par ce que nous entendons lorsque nous évoquons l'identité irlandaise. La réponse, exposée par Maire Cruise O'Brien, est à vrai dire beaucoup plus simple et beaucoup plus concrète qu'il n'y paraît :

La syntaxe irlandaise se concentre sur l'expression d'états plutôt que d'actions ; son système verbal privilégie le verbe aspectif, le sujet de la phrase en étant le centre. L'utilité de l'étude de la langue irlandaise est avant tout psychologique. Une nation possède une personnalité (...) et l'amour-propre [est] aussi essentiel à la santé publique qu'à celle de chacun de ses membres.¹¹

Problème inhérent à la réalité sociale irlandaise, cette dualité fut longtemps rejetée et combattue par les "Rebelles" d'hier, devenus les "Politiciens" d'aujourd'hui. Il ne saurait être résolu en quelques décennies d'indépendance. La période politiquement dominée par Eamon de Valera fut d'ailleurs caractérisée par un repli sur soi nécessaire, mais atteignant parfois renfermement économique, social et culturel. Cette phase est aujourd'hui dépassée et l'Irlande semble sur la voie la plus propice à son développement économique, social et culturel.

L'histoire d'Irlande peut, bien entendu, se voir résumer en quelques pages, voire en quelques événements primordiaux : des influences pré-celtiques (si tant est que l'on puisse les mettre en évidence), celtiques, chrétiennes, normandes, anglo-saxonnes ; l'absence de l'empire romain puis, beaucoup plus tard, le peu de poids de la révolution industrielle sur l'agriculture. Il sera également aisé d'appréhender dans la société irlandaise moderne le conflit initié par les nationalistes du XIXe siècle, tant en République d'Irlande qu'en Irlande du Nord. Tout cela est extrêmement concret mais ne saurait nous satisfaire : la vie

¹⁰ J.C. Beckett, *The Anglo-Irish Tradition*, Faber & Faber, Londres, 1976, p. 132.

d'un pays, d'une nation ou d'un état, n'est pas seulement fondée sur ces traces visibles du paysage, sur ces bâtiments dignes de l'esprit anglo-irlandais, sur ces noms célébrés par tel ou tel fragment de la société. L'histoire ne s'écrit pas seulement sur des ruines et des tombes, elle est profondément enracinée dans la mémoire collective, parfois déformée, mais toujours ancrée dans le présent.

Le présent irlandais s'articule autour d'une réalité plus diffuse. Indépendamment de toute considération politique et territoriale, la dynamique de la pensée irlandaise, ou "esprit irlandais", reste fondée sur de subtiles interactions et oppositions entre une matière vraisemblablement celtique et des éléments anglo-normands indéniables ; sur un contraste entre une morale catholique unifiée et un esprit protestant divisé ; synthèse difficile, enfin, entre une nécessaire modernisation et un profond besoin de racines rurales ; tout cela n'est que difficilement discernable dans la réalité quotidienne, tant les fils de cette étoffe sont inextricablement enchevêtrés, tant l'urbanisation moderne tend à gommer toute distinction entre les pays occidentaux. L'Irlande est un état jeune, très jeune, dont l'un des mérites est de discerner dans le présent un point d'équilibre entre les germes de l'histoire et les ramifications à venir. Il serait extraordinaire qu'un si petit pays puisse, le premier, tracer la voie d'une synthèse moderne entre le passé et le futur.

Et puisse l'Irlande méditer

Sur la mesure de la paix.

W.B.YEATS *A l'Irlande des Temps Futurs*

Erick Falc'her-Poyroux

Ercé en Lamée. Octobre 1994.

¹¹ Máire Cruise O'Brien, *The Two Languages*, in *Conor Cruise O'Brien Introduces Ireland*, Hely Thom Ltd., Dublin, 1969, pp. 43-60.